

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL SUR LES RÉSISTANCES

Edito : La Résistance des résistances

Notre journal vous propose cette fois-ci un tour d'horizon sur le thème de la Résistance : il y a bien sûr les actes de résistance connus et reconnus comme tels, mais vous verrez que nous abordons aussi des épisodes moins connus ou plus surprenants.

Parler de Résistance, que ce soit au moment de la Seconde Guerre mondiale ou aujourd'hui, est toujours délicat : à partir de quand commence-t-on à « entrer en résistance » ? est-ce que résister, c'est déjà s'opposer par la pensée ou bien cela implique-t-il nécessairement une action qui soit reconnue comme telle ? Qui pourra décréter que tel ou tel acte entre ou non dans la catégorie « résister » ? Résister à quoi et à qui exactement ? Ne pas résister, est-ce se soumettre ? Et si j'avais vécu à cette époque ou si je vivais dans tel ou tel pays durant un conflit qui m'oblige à choisir : de quel côté serai-je ? Lorsque les pistes de réponses sont brouillées, comme aujourd'hui face à l'actualité, il est parfois bon de redonner du sens aux mots et de se tourner vers ceux qui peuvent nous guider, nous éclairer dans nos choix par leurs paroles ou leurs attitudes de résistance.

L'étymologie du mot « résister » indique que le terme signifie littéralement « se tenir en faisant face » ou « s'arrêter, ne pas avancer davantage ». Cela nous donne déjà de quoi méditer : quand nous nous arrêtons, dans le flot d'informations contradictoires qui nous assaillent, pour réfléchir, pour prendre du recul pour essayer de comprendre, peut-être sommes-nous déjà ici en résistance, au point de départ d'une posture qui conduit à sinon à opposer, tout du moins à nous questionner. « Se tenir en faisant face » renvoie plutôt à la dignité, aux valeurs humaines qui nous habitent et qui nous permettent de mesurer ce qui nous entoure : résister, c'est aussi affirmer que ces valeurs humanistes sont celles qui nous permettent de nous tenir debout face à ce qui nous oppresse.

Voici les mots de Camus dans son ouvrage L'Homme révolté écrit en 1951. Que sa lecture puisse mettre en lumière votre réflexion sur la résistance :

« Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. [...] Quel est le contenu de ce « non » ?

Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. [...] D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.

Il agit donc au nom d'une valeur, encore confuse, mais dont il a le sentiment, au moins, qu'elle lui est commune avec tous les hommes. On voit que l'affirmation impliquée dans tout acte de révolte s'étend à quelque chose qui déborde l'individu dans la mesure où elle le tire de sa solitude supposée et lui fournit une raison d'agir. [...]

Remarquons ensuite que la révolte ne naît pas seulement, et forcément, chez l'opprimé, mais qu'elle peut naître aussi au spectacle de l'oppression dont un autre est victime. Il y a donc, dans ce cas, identification à l'autre individu. Et il faut préciser qu'il ne s'agit pas d'une identification psychologique, subterfuge par lequel l'individu sentirait en imagination que c'est à lui que l'offense s'adresse. Il peut arriver au contraire qu'on ne supporte pas de voir infliger à d'autres des offenses que nous-mêmes avons subies sans révolte. [...] L'individu n'est donc pas, à lui seul, cette valeur qu'il veut défendre. Il faut, au moins, tous les hommes pour la composer. Dans la révolte, l'homme se dépasse en autrui et, de ce point de vue, la solidarité humaine est métaphysique. »

MC Cristofoli

Sommaire

Page 3 : L'appel du 18 juin 1940

Page 4 : La plus jeune résistante de France

Page 6 : Résister par le témoignage

Page 7 : Allemands et résistants

Page 9 : La révolte des Sonderkommandos de Birkenau

Page 10 : La résistance du ghetto de Varsovie

Page 11 : La résistance communiste juive

Page 12 : L'affiche rouge

Page 14 : Vous n'aurez pas les enfants

Page 15 : Julia Pirotte

Page 16 : *Le rapport W : infiltré à Auschwitz*

Page 17 : *Une vie de Faussaire*

Page 18 : Les lieux de résistance et émissions sur les grands résistants

L' appel du 18 juin 1940

Cet appel est reconnu par les historiens comme étant l'acte fondateur de la Résistance française. Le Général Charles de Gaulle a su unifier autour de lui de nombreux résistants qui l'ont rejoint. Ensemble, ils ont fondé la "France libre" dont le terme apparaît pour la première fois dans l'allocution qu'il prononce le 22 juin à la BBC et conclue par la formule : « Vive la France libre dans l'honneur et dans l'indépendance ». Le 28 juin 1940, le Premier ministre Winston Churchill reconnaît officiellement De Gaulle comme « chef de tous les Français libres ».



Le général Charles de Gaulle, mardi 18 juin 1940

« Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat. Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire. Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des Etats-Unis. Cette guerre n'est pas limitée au territoire de notre malheureux pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là. Moi, général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialisés des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. Quoi qu'il arrive, la Flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres. »

La plus jeune résistante de France
J'avais 12 et j'étais résistante, Josette Torrent (2023)



Josette Torrent est la plus jeune résistante française. Pour sa première mission, elle avait 12 ans, 4 mois, et 17 jours. Pour témoigner de son engagement et de son entrée dans le réseau Gallia, elle a décidé d'écrire un livre. Son roman autobiographique commence quand elle est partie en zone libre avec sa mère, Thérèse, et sa sœur, Micheline, en septembre 1940. Elles partent de Bretagne pour rejoindre Michel, le père de Josette, dans le sud.

“Michel, mon père, a été mobilisé dans l'Est en septembre 1939. Nous menons désormais notre vie sans lui. A Saint-Malo, il travaillait comme étalagiste-décorateur pour les magasins Saint-Rémy de Bretagne [...] “En juillet 1940, Papa m'apprend par courrier qu'il est mobilisé dans le Sud. Il est parvenu à gagner Perpignan, où nous avons vécu avec nos grands-parents avant de partir pour la Bretagne.”

Tout était organisé. Thérèse sait qu'elles seront fouillées pendant leur voyage. Alors elles quittent leur domicile sans gros bagages. Surtout qu'elles n'ont pas de Ausweis, les cartes d'identités allemandes nécessaires pour passer en zone libre. Elles arrivent à Perpignan sans se faire arrêter. La famille est enfin réunie. Josette surprend des discussions entre ses parents concernant la guerre. Dotée d'une grande curiosité, la jeune adolescente veut en savoir plus.

“La fenêtre entrouverte donne directement sur leur conversation. Je tends l'oreille. Comme si j'allais m'en priver ! Surtout qu'il est question de la guerre. À la maison comme à l'école, les adultes ne nous racontent rien. Alors on évite de poser des questions. Il faut simplement apprendre à déjouer les consignes.”

Josette prend conscience de la répression envers les Juifs. Elle voit ses camarades s'absenter petit à petit à l'école, “malades” selon le professeur, qui ne reviendront ensuite pas en cours. Elle apprend au fil des conversations entendues, ou avec son amie Ginette, que des familles sont déportées en Pologne et

en Allemagne. Elle n'hésite pas à montrer son mépris pour une camarade, Agnès Pujol, qu'elle qualifie de “fille de collabo” et qui porte une gabardine “payée avec l'argent de la collaboration”.

En 1942, Josette rentre du collège, et retrouve son père étendu sur le sol de la cuisine. Son malaise est dû à un mélange d'abcès, de maux de tête, et de fièvre. Quand il reprend conscience, il confie un grand secret à Josette. *“L'entrée des Allemands dans Saint-Malo m'a donné la nausée”,* débute-t-il. *“Depuis que les Boches ont débarqué, on a constitué des groupes de copains, dans le Sud, mais aussi en Alsace, dans le Limousin, et ailleurs. Des copains avec qui on essaie de foutre les Allemands dehors”.* Josette s'étonne des révélations de son père. Il lui révèle ensuite qu'il fait partie du réseau Gallia. Pour qu'elle comprenne le fonctionnement, il lui donne l'exemple d'une équipe de rugby. Michel lui précise également qu'il a des contacts importants à Londres et au Maghreb. Josette prend conscience du rôle. Il communique avec un certain Rex (surnom de Jean Moulin), qui est à Poitiers. Ils se retrouvent souvent là-bas pour des réunions entre Résistants. Mais cette-fois, Michel a besoin de l'aide de Josette.

“Ce soir, j'avais une mission, ma Josie. Je devais transmettre un document à quelqu'un. Mais je pense que c'est trop risqué dans mon état. Est-ce que tu voudrais m'aider ?

- T'aider à foutre les Boches dehors ? Evidemment papa.

- Il faut être rapide, vive et discrète. Tu te sens prête ?

Prête ? J'y pense depuis que j'ai entendu les bottes allemandes résonner dans Saint-Malo. Ce son me hante.”

Ça y est. Josette est entrée dans le réseau résistant. Petit à petit, Michel lui apprend le fonctionnement des messages codés. Il lui montre des fausses cartes postales, sur lesquelles il y a des petits trous. En réalité, ils révèlent des mots qui révèlent des informations sur la position des Allemands, leurs équipements, etc... Dorénavant, elle doit en écrire aussi.

Le 2 mars 1944, Michel est arrêté par la Gestapo. Quand Josette l'apprend, elle se dépêche de brûler toutes les preuves du travail de son père. Dont son Atlas de géographie où elle dissimulait ses tâches secrètes.

“Si je le brûle, je nous protège. Mais alors je ne laisse rien. Rien de notre secret, rien de nos messes basses près du potager, rien de nos randonnées jusqu’au kilomètre 1 par une nuit de pleine lune, rien de nos messages codés, des lettres, des mots de passe, des échanges, des renseignements. Rien de la lutte, de notre résistance. Rien de nous.”

Lorsque sa mère rentre et voit le brasier, elle s'affole. Josette lui révèle tout ce qu'elle sait, y compris que Thérèse fait partie du réseau Gallia. Sa mère lui annonce qu'elle part chercher son père à la Gestapo. Selon Josette, Michel aurait pu fuir, mais ne l'a pas fait, pour éviter des représailles contre sa famille. Lorsqu'ils viennent le chercher à son travail, il a le temps de cacher son portefeuille dans un tiroir du bureau de son patron. Il est emmené à la citadelle de Perpignan, qui sert de prison à ce moment. Il est torturé pendant des semaines, mais ne dit rien. Le réseau est sauvé et aucun autre membre n'est arrêté. Josette continue ses missions de résistante.

Le 19 août 1944, la libération de Perpignan débute. Cette journée se résume par des affrontements entre les résistants français, les troupes allemandes et la milice de Vichy. Les maquisards ont pris d'assaut les soldats en patrouille en ville. Le lendemain matin, Thérèse décrète que sa famille sera plus en sécurité à la campagne, mais les affrontements s'y déplacent. Quand la mère de famille envoie l'une de ses filles en Ardèche, un groupe de résistants arrive à bord d'un camion allemand, leur annonçant que Perpignan est libre. “Madame, les Boches sont partis. Perpignan est libre. Vous êtes chez vous”.

“Une larme salée se dépose sur mes lèvres. Je ne l'avais même pas sentie couler. En ce 20 août 1944, par une chaude journée d'été ponctuée de combats par une chaude journée d'été ponctuée de combats sanglants, nous sommes enfin chez nous. Je pense à mon père”



Thérèse, Michel, Josette, et Micheline à Saint-Malo
(Photo récupérée sur [Ouest France](#))

A la fin de l'été 1945, des rescapés des camps de la mort rentrent en France. Josette est confrontée à l'horreur. Elle remarque leurs corps maigres, leur regard la frappe : *“Mais ces yeux ! Des regards vides, hagards, paniqués parfois, vitreux souvent”*. L'adolescente vérifie tous les jours son courrier pour vérifier si son père lui a écrit, et savoir quand il va rentrer. Plus tard, Thérèse apprend que son mari a été envoyé dans le camp de Flossenbürg, en Bavière. Il faisait partie du convoi du 27 avril 1944. Son tatouage était 186479. Dans ce camp, 1653 hommes non juifs, en majorité résistants, ont été tués. Quand Josette entend que son père ne reviendra jamais, elle devient mutique. Au point où sa mère appelle un médecin.

“Je me sens hors de mon corps. C'est comme si j'assistais à la scène depuis le plafond. Il y a moi, une adolescente recroquevillée sur le carrelage de la cuisine, contre le mur.” Josette est dans une phase de déni. La première phrase qu'elle prononce après l'annonce de la disparition de son père est adressée à sa mère : *“T'inquiète pas, papa va revenir”*. *“Ma vie s'est arrêtée en 1945, quand j'ai appris que je ne reverrais plus jamais mon père. J'ai continué parce qu'il le fallait, mais j'ai mené ma vie comme entre parenthèses. Mariage, enfants, travail, j'ai suivi le cursus attendu. Mais, en réalité, j'attendais qu'il revienne [...] Pendant des années, j'y ai cru dur comme fer. Je perdais complètement la boule.”*

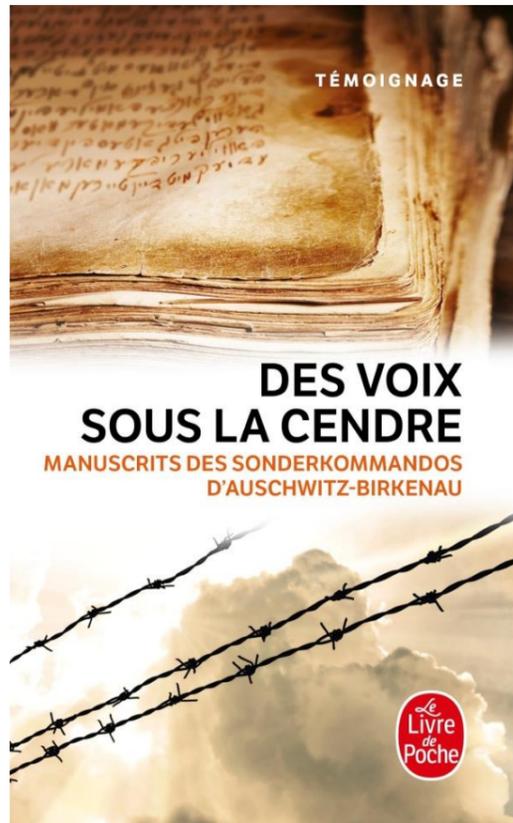


Josette Torrent, photo de Raymond Roig, AFP

Jusqu'en 1993, Josette ne raconte à personne son histoire, et celle de son père. L'élément déclencheur de la libération de sa parole, est lorsqu'elle découvre, dans un journal local de Perpignan, que la plaque de rue “Michel Torrent, martyr de la Résistance” va être renommée “Michel Torrent”. Josette contacte très vite la mairie pour s'opposer à ce changement. Dans une interview pour Ouest France, elle explique que c'est dès ce jour qu'elle s'est lancée dans un travail de mémoire. En premier temps, elle a révélé son histoire à des jeunes, en allant dans des établissements scolaires. Encore aujourd'hui, elle dirige le concours départemental de la Résistance et de la Déportation. *“C'est important d'en parler aux jeunes. Ils sont à l'écoute. Je leur répète toujours de s'imaginer être privés de toute liberté et leur demande ce qu'ils feraient. Je suis sûre qu'ils se révolteraient”*, souligne-t-elle. En vieillissant, Josette a peur que son histoire disparaisse avec elle. C'est pourquoi elle a décidé d'écrire ce livre, avec la participation des journalistes Olivier Montégut et Johanna Cincinatis. *“Il faut que je laisse cette mémoire. C'est nécessaire”*, conclut-elle à la fin de son entretien pour Ouest France.

Raphaëlle Zelkowitz, 2023

Résister par le témoignage



A Auschwitz comme ailleurs, les *Sonderkommandos*, contrairement à leur réputation, ne sont pas des automates mais des humains, qui pensent et qui ressentent derrière leur façade impassible. Ils n'avaient parfois plus que l'écriture pour exprimer leur humanité malgré tout. Des dizaines de manuscrits ont probablement été enfouis à proximité des crématoires, sous les amas de cendres humaines, témoignant de la pensée de leurs auteurs. C'est ce que l'on appelle les « Rouleaux d'Auschwitz ». A ce jour, seulement cinq complets ont été retrouvés : des manuscrits de Zalmen Gradowski, Zalmen Lewental, Leib Langfus, Chaim Hermann, Marcel Nadjary. Ce sont certes d'importants documents historiques mais surtout l'expression d'une révolte silencieuse, d'une lutte morale, du refus de la volonté des nazis de tout effacer, ce sont des voix qui résistent, étouffées sous la cendre.

Voici ce qu'ils auraient pu écrire, nous l'avons formulé avec nos mots mais c'est le sens que chacun de ces témoins donnaient à leurs écrits.

Certains de mes compagnons ne signent pas leurs écrits, pourtant très profonds, ou usurpent l'identité d'un homme gazé le jour même, ils sont terrifiés par l'idée de se faire prendre. Mais se faire prendre quoi ? Ils nous ont déjà tout pris.

Même nos noms ne sont plus. J'aimerais graver tous ces noms, en tapissant les murs du camp, et chacune des lettres sera le souvenir d'une vie. En guise de pierre, du papier, honteusement pillé dans les affaires des Juifs.

Je suis rongé par la culpabilité, cruelle et sanguinaire, elle m'impose ce devoir, celui d'immortaliser leur existence, pour ne pas qu'ils soient morts en vain, pour ne pas qu'ils disparaissent de l'Histoire, eux aussi.

Encore hier, avant d'être poussé dans la chambre à gaz, un homme m'attrape le bras, un rabbin, il ne m'en veut pas, il comprend. Il compatit. Il me dit : Ne t'occupe pas de ceux qui ont quitté la vie, garde un gémissement pour ceux qui sont encore pour l'instant restés en vie.

our tous les miens, souillés par les atrocités des camps, déshonorés par ces bourreaux : la force de mon peuple est la raison pour laquelle je ne me laisse pas dépérir. La raison pour laquelle j'écris, je veux faire vivre la culture de mes racines, de mon humble peuple. Je ne vis plus que pour elle, pour venger les miens, je veux que

perdurent les cris de mon peuple, au diable les règles : le peuple juif crie ! Ces hurlements ne sont pas le chant du désespoir, mais le chant de notre colère, c'est en lui que réside notre souvenir. Que celui qui trouve ce document se remémore ceci : le peuple juif a vécu des atrocités, mais le peuple juif s'est battu et le peuple juif reste unifié.

Pour eux, nous ne sommes rien de plus qu'un troupeau de bêtes dépourvus d'humanité, destinées à l'abattoir. Voilà ce qu'ils voient en nous. Voilà ce qu'ils veulent nous faire croire.

Prêt à affirmer que nous en avons assez de souffrir, de se sentir victimes de ce régime et de ces barbares sans une fibre d'humanité dans leurs corps. Je veux vivre pour témoigner et me venger.

Un jour peut-être, quelqu'un trouvera ces preuves d'une valeur inestimable, et dévoilera alors au monde entier ce que les nazis nous ont fait subir, à nous tous...

Zalmen Gradowski écrit en tête de son manuscrit « *que celui qui trouvera ce document sache qu'il est en possession d'un important matériel historique* ».

7 d'entre nous Warszawski, Gradowski, Panucz, Kolniak, Derewinski, Langfus, Handelsman et Lewental, des camarades de Résistance mettent en place une révolte. Pendant que ces gars là mènent une résistance offensive, moi je le fais à ma manière : j'écris.

J'écris pour me souvenir

J'écris pour témoigner

J'écris pour continuer d'exister, continuer de me battre,

J'écris pour résister.

“Alors, camarades, écrivez, notez, bref et tranchant, bref comme les jours qui nous restent encore à vivre, tranchant comme les lames qui nous percent au cœur. Qu'il demeure après nous quelques pages pour le YIVO, pour les archives de la douleur en yiddish, que nos frères libres, restés en vie, les lisent, et peut-être y trouveront-ils aussi une leçon.”, extrait de l'ouvrage *Des voix sous les cendres*.

*Extrait de l'émission « Les résistances des Sonderkommandos »,
Institut St Pierre – Brunoy, TDM 2022, Ludivine, Camille, Maïla, Lili et Mathilde.*

Allemands et résistants

Le 30 janvier 1933, Hitler est élu chancelier de l'Allemagne. Dans son livre *Berlin*, l'historien Alain Brossat présente ce jour comme banal : "Il ne se passe pas grand-chose à vrai dire, tout juste un de ces innombrables rebondissements et épisodes ministériels au rythme desquels vit l'Allemagne depuis 1930". Selon lui, peu d'Allemands ont interprété *Mein Kampf* comme un programme politique. Trois semaines après cette élection, les SA (Sturm Abteilung, sections d'assaut, créées en marge du parti nazi) et les SS (Schutzstaffel, organisations paramilitaires, qui supplantent progressivement les SA), deviennent les polices auxiliaires en Prusse. Le 14 juillet 1933, Hitler annonce le NSDAP (le parti national-socialiste) comme parti unique en Allemagne. À partir de cette date, toute forme d'engagement politique en dehors du parti national-socialiste est illégale et risque d'être sanctionnée immédiatement. C'est alors que plusieurs groupes se mettent en place pour résister contre le chancelier. Dans cet article, vous découvrirez trois portraits. Ceux de trois hommes qui ont risqué leur vie pour rétablir la démocratie. Leurs noms sont encore méconnus. N'oublions pas leurs actions.

Bernard Lichtenberg (1875 - 1943)

Bernard Lichtenberg est un prêtre allemand. Entre 1895 et 1899, il étudie la théologie. Dès l'âge de 24 ans il est ordonné. Ses débuts de carrière se passent dans les environs de Berlin. Ses voyages et ses rencontres lui font comprendre l'importance de la politique. Il s'engage dans le parti catholique, le Zentrum. En 1920, il est élu député au quartier de Wedding de la capitale allemande. Dès 1931, il se rebelle contre le nazisme. En juin de cette année, le NSDAP (le parti national-socialiste des travailleurs allemands), interdit la projection du film *A l'Ouest rien de nouveau* : le roman d'Enrich Maria Remarque et son adaptation cinématographique sont jugés "anti-allemands". Bernard Lichtenberg encourage son entourage à visionner le film, ce qui fait de lui la nouvelle cible du *Der Angriff*, un journal pro-nazi. Il est accusé d'être "un ennemi fanatique du national-socialisme". Mais cela ne lui fait pas baisser les bras. Il clame haut et fort que sa foi chrétienne ne peut en aucun cas se mêler à un mouvement dangereux qui menace l'avenir de son pays et de sa population. Ce qui fait que Joseph Goebbels, le futur ministre de la propagande nazie, démarre une campagne d'intimidation contre le prêtre.

Lorsque Hitler accède au pouvoir en 1933, Bernard Lichtenberg tente d'obtenir la condamnation officielle du cardinal Adolf Bertram, le président de la Conférence des évêques allemands. Ce dernier est lourdement critiqué pour mener une politique pro-allemande, et ce dès 1918. Bernard Lichtenberg devient la cible des nazis. Des perquisitions sont faites chez le prêtre et il subit plusieurs interrogatoires de la Gestapo. En 1938, des pogroms contre les juifs s'organisent en Allemagne. En novembre, il donne un sermon à la cathédrale Sainte-Edwige de Berlin, "Dehors, la synagogue est en train de brûler, celle-là aussi est une maison de Dieu". Dès ce jour, il annonce à ses fidèles que ses offices sont destinés aux "chrétiens non-aryens persécutés, pour les juifs".

Le 23 octobre 1941 il est arrêté par les autorités nazies. Il est torturé et emprisonné pendant plus de deux ans. Lorsqu'il sort de la prison, il est déporté à Dachau. Suite à des problèmes cardiaques, il décède avant d'arriver dans le camp, le 5 novembre 1943.

Carl Goerdeler (1884 - 1945)

Après des études de droit, Carl Goerdeler s'engage en politique. Il rejoint le parti conservateur DNVP, le parti national allemand. En 1930 il est élu maire de Leipzig. Le politicien est un grand défenseur de la paix. Ses avis conservateurs ne l'empêchent pas de réaliser le danger que représente Hitler. En 1933, il s'oppose aux ordres et lois nazis imposés à Leipzig. Son talent de négociateur et ses relations attirent le Reich, qui le sollicite. Carl Goerdeler voit en cette proposition l'opportunité d'infléchir la politique national-socialiste. Il accepte de devenir commissaire du Reich entre 1934 et 1935. Dès lors, Hitler lui donne sa confiance. Goerdeler tente de lui expliquer que renouer de bonnes relations avec la France et l'Angleterre permettrait d'améliorer l'économie allemande, qui est très fragilisée. Pour cela, Hitler doit revenir sur sa politique raciale et religieuse... Son opinion et ses idées sont vite jugées comme inutiles, et le chancelier décide de le renvoyer.

De retour à Leipzig, Carl Goerdeler perd toute crédibilité aux yeux des habitants. Il est vu comme celui ayant pactisé avec les nazis et non comme celui qui tente de les renverser. En 1936, l'un de ses adjoints, le nazi Rudolf Haake, enlève la statue du musicien juif Felix Mendelssohn. Sous pression, Goerdeler démissionne. Il reste tout de même dans l'objectif de faire tomber Hitler. Pour ce faire, il réunit plusieurs conservateurs opposés au gouvernement. Ils rédigent ensemble une Constitution pour l'Allemagne et envisagent les noms des nouveaux ministres. En mars 1944, Goerdeler envoie une lettre à la Wehrmacht (l'armée du Reich) pour leur demander de rejoindre son mouvement. Le 17 juillet la Gestapo tente de l'arrêter mais il s'enfuit. Il est dénoncé et capturé le 12 août. Après plusieurs semaines d'emprisonnement, il est jugé le 9 septembre. Verdict : condamnation à mort. Il est pendu le 2 février 1945 dans la prison de Plötzensee, près de Berlin.

Josef Hartinger (1893 - 1984)

Josef Hartinger est un antifasciste allemand. Il manifeste contre Hitler et sa propagande dès 1923, lorsque le futur chancelier tente de récupérer les pouvoirs de Munich. En 1924, il est conseiller juridique dans une prison allemande. Il traite les questions de procédures pénales et pénitentiaires. En 1931, il est promu procureur adjoint de Munich. Deux ans plus tard, quand Hitler arrive au pouvoir, il assiste à l'ouverture du camp de Dachau. Dans un premier temps, ce sont les prisonniers politiques qui y sont envoyés. Les détenus sont surveillés par le commandant nazi Hilmar Wäckerle. Il déclarait comme "suicidés" les détenus qui ont tenté de s'évader et qui ont été assassinés par les gardes. Le procureur adjoint Hartinger suspecte que ces documents soient des dissimulations de meurtres et de tortures. Il se rend dans le camp et s'aperçoit que des cadavres sont laissés sur place ou qu'ils sont à peine enterrés. Il réprimande les gardes et fait remonter l'affaire.

De retour à Munich, le procureur adjoint demande à ce que l'identification des personnes qui se sont, soit disant, suicidées, alors qu'elles ont été assassinées. Très vite, il se rend compte qu'il s'agit exclusivement de juifs et qu'ils se seraient tous tirés une balle dans le crâne. Une enquête s'ouvre sur les conditions de détention. Hartinger fait face à de plus en plus de décès dans des circonstances étranges. Par exemple, un gardien du camp est autopsié après une annonce de suicide. Mais les médecins trouvent une balle dans son cou, et des marques de tortures physiques. Des coupures ont été dissimulées avec des bandages. Les mois passent et des preuves évidentes de meurtres sont découvertes. Josef Hartinger identifie certains responsables. Pour être pris au sérieux et rétablir l'ordre à Dachau, il demande à son supérieur de signer le dossier. Celui-ci refuse et, soudainement, les meurtres s'arrêtent. Le procureur adjoint continue d'envoyer des actes d'accusations, mais aucune arrestation ni jugement ne sont faits.

Josef Hartinger est transféré en province. Son enquête est étouffée par le Reich. Il part de Munich avec toutes les preuves qu'il a rassemblées et continue d'en chercher d'autres. Après la guerre, les actes d'accusations sont retrouvés par l'armée américaine au ministère de la Justice de Munich. Ils seront tous utilisés pour le procès de hauts responsables nazis à Nuremberg.

Ils n'étaient pas les seuls

Ces trois portraits ne résument pas toutes les actions menées contre le nazisme. Plusieurs groupes de résistances se sont mis en place en Allemagne. L'un d'entre eux, "La Rose Blanche", a été constitué par deux étudiants munichois au printemps 1942. Jusqu'en février 1943, ils distribuaient des tracts littéraires et philosophiques. Ils voulaient faire passer le message suivant : tout Allemand qui ne s'opposerait pas ouvertement au régime nazi serait tenu pour coupable des crimes du régime. Grâce à ce groupe de résistants, il était possible d'identifier, dans la société allemande, une idéologie antérieure au nazisme. L'Allemagne nazie a déporté une grande partie de ces mouvements de résistances. De nombreux Allemands résistants ont été emprisonnés dans le camp de Lichtenburg (en Saxe). Ils ont été torturés et tués par pendaison ou décapitation.

Raphaëlle Zelkowicz, 2023

La révolte des Sonderkommandos de Birkenau Septembre et octobre 1944

Chacun sait qu'à partir du moment où il est sélectionné pour travailler dans l'unité des *Sonderkommandos*, il est automatiquement condamné à mort, faisant partie de ceux « connaissant le secret », ils vivent dans l'incertitude de l'heure de leur fin. A Auschwitz-Birkenau, c'est à l'automne 1944 que tout s'accélère, après l'assassinat des derniers Hongrois arrivés, les autorités du Reich décident d'effacer toute trace de génocide et de détruire les structures de mise à mort, ce qui signifiait la liquidation de tous les témoins.

Pour les hommes du *Sonderkommando*, il n'est pas question de rester passifs et de se laisser exécuter sans combattre.

7 Septembre 1944, première révolte

Il faut maintenant passer à l'action : les va et vient autour des fours crématoires sont continus. Profitant de cette circonstance, les *Sonderkommandos* entrent en contact avec les femmes qui travaillent dans l'usine d'armement « Union Werke ». Celles-ci sont alors chargées de dérober de la poudre à canon. Le projet est simple : faire exploser les quatre fours crématoires pour compromettre le plan d'extermination massif des nazis. Celui-ci est très ambitieux, sa réalisation exige une détermination et une habileté extraordinaires aussi bien de la part des femmes, que des hommes du *Sonderkommando*. Malheureusement, une heure avant l'exécution du plan, leur travail est découvert à cause d'une dénonciation. 200 hommes sont alors gazés et les deux femmes ayant transmis la poudre sont pendues. C'est en partie grâce à cela que les détenus prennent connaissance de cette rébellion. Ainsi se termine dans le sang cette héroïque tentative de révolte contre la machine d'extermination allemande.

La deuxième révolte du 7 octobre 1944

Un mois plus tard, les *Sonderkommandos* parviennent à entrer en contact avec la résistance polonaise. Alors qu'un départ important de détenus est prévu le 6 octobre 1944, la résistance veut profiter du désordre créé par ce convoi pour leur faire passer des armes. Cependant, alors que tout est organisé, le départ est avancé de 2 jours par les Allemands, pour le 4 octobre. Le dispositif mis en place par les résistants échoue et les SK se retrouvent sans armes le 6 octobre. Et pourtant, les hommes décident tout de même de se soulever. En vitesse, ils mettent en place un soulèvement pour le 7 octobre à 18h, mais un autre convoi arrive alors à 14h. Au crématoire IV, les SS demandent aux SK de sortir mais, pensant que leur plan avait à nouveau été découvert, ils refusent de descendre et déclenchent la révolte plus tôt que prévu. En brûlant des matelas, ils parviennent à mettre le feu au crématoire III, par la suite complètement détruit. Ne réussissant pas à passer les fils barbelés, ils s'enferment finalement dans le bâtiment des crématoires. Désarmés, ils finissent capturés par les Allemands et le 7 octobre, 500 hommes se voient fusillés.

“L'après révolte”

Au cours de la révolte, 451 prisonniers juifs sont tués par les balles des SS, 212 hommes du *Sonderkommando* restent en vie.

Avant même que la fumée se dissipe du bâtiment des fours, les Allemands commencent leur enquête. Les traces d'explosifs trahissent les détenues qui travaillaient à l'usine de munitions « Union », elles sont alors soupçonnées d'avoir remis des explosifs. L'enquête éclair, révèle que quatre prisonnières ont

collaboré au soulèvement. Elles sont arrêtées et torturées, mais malgré tout, elles ne dénoncent pas leurs camarades du réseau juif de résistance. Elles sont ensuite pendues le 6 janvier 1945, quelques jours seulement avant l'évacuation du camp. Le soulèvement des *Sonderkommandos* se termine donc par la mort de presque tous ceux qui y ont participé, mais son importance est soulignée dans les écrits d'Israël Gutman, membre du groupe de résistance sioniste à Auschwitz : « ... *La révolte du Sonderkommando s'est soldée par un échec. Aucun secours ne vint de l'extérieur, la foule des prisonniers du camp ne vint pas non plus à leur aide et ne participa pas au soulèvement. Mais ce soulèvement devint le symbole de la résistance et de la revanche des Juifs... qui montraient à l'Europe qu'ils étaient capables de se battre et de défendre leur vie* ». Même dans cet enfer, les hommes du *Sonderkommando* ressentent fortement leur identité nationale. Non seulement les Allemands ne réussissent pas à semer la confusion à ce propos et à réduire à néant leur dignité d'homme, mais ils ne parviennent pas non plus à annihiler leur identité juive.

Extrait de l'émission « Les résistances des Sonderkommandos », Institut St Pierre – Brunoy, TDM 2022, Ilona, Eva, Charlotte et Aurore.



Cliché 280 pris par un *Sonderkommando* depuis l'intérieur de la Chambre à gaz du Krematorium V.

La résistance du ghetto de Varsovie

Cet article est essentiellement rédigé à partir de l'ouvrage de Samuel KASSOW, *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, Champs Histoire, 2013.



Dès la création du ghetto de Varsovie, une résistance s'est formée. Pas physique, plutôt culturelle. Cette résistance prend forme sous la volonté de l'historien juif Emanuel Ringelblum, membre de l'administration interne du ghetto. Il entreprend dès les premières semaines de collecter des documents, commençant à former des archives de la culture juive d'avant le ghetto.

Le 22 juin 1940, il forme un groupe d'une dizaine de personnes, l'Oynes Shabbes ou Oneg Shabbat, ce qui signifie « Joie du Sabbat », et ils décident d'écrire une histoire de la vie juive dans le ghetto, et pendant la guerre en général, de façon clandestine évidemment. Ils constituent une très vaste documentation sur la vie du ghetto de Varsovie, mais aussi, grâce à des contacts extérieurs au ghetto, sur la vie dans les autres ghettos. Ces documents témoignent du manque, de la pauvreté grandissante, de l'aggravation de la situation économique, les manques sanitaires qui déclenchent de violentes épidémies, notamment le typhus.

Oynes Shabbes recueille des témoignages des différents ghettos de Pologne, produit des listes de déportés, compile les éléments de la presse juive clandestine... Ils recueillent aussi de nombreuses œuvres d'art, littéraires comme picturales ou sculpturales, qui témoignent de l'activité culturelle du ghetto. En effet, si les autorités allemandes empêchent la création d'écoles, ils autorisent les activités culturelles et certains loisirs, pour empêcher les Juifs de se révolter. Cette activité culturelle est donc intense, et Oynes Shabbes tente d'en recueillir une grande partie, pour les préserver et les sauver.

Cette activité perdure pendant 2 ans, jusqu'au 3 août 1942. Ce jour-là, ils rassemblent tous les documents recueillis, et les rangent dans 10 boîtes métalliques. Ces boîtes sont placées dans un réduit, dans les caves d'un bâtiment au 68 de la rue Nowolipki et y sont cachées. Oynes Shabbes continue à recueillir des archives jusqu'au mois de février 1943. Cette seconde partie des archives est cachée dans deux bidons de lait, placés au même endroit que la première partie. Une troisième et dernière partie est cachée sous un autre immeuble, au 34 rue Swietojska, juste avant le soulèvement du 19 avril 1943.

Ces trois parties d'archives, cachées sous des immeubles, sont donc enterrées sous des décombres et sous la terre pendant l'insurrection du ghetto, qui le détruit en grande partie. Après la guerre, en 1946, une première partie de ces archives est retrouvée, donnant de très nombreuses informations sur le ghetto aux historiens. Une seconde partie est retrouvée en 1950, mais la troisième partie n'a jamais été retrouvée et est sans doute perdue à jamais. Néanmoins, ces archives constituent notre plus grande source d'informations sur la vie et la mort dans ce ghetto, ainsi que dans les autres ghettos polonais. C'est un facteur important de la mémoire que nous avons de la vie juive pendant la guerre, dans cette Pologne sous le joug du Reich nazi.

Extrait de l'émission « Les formes de Résistance dans le ghetto de Varsovie », Lycée St Louis St Clément – Viry-Châtillon, TDM 2016
Pour aller plus loin : [émissions de France Culture qui parlent de ce sujet](#)

La résistance communiste juive

En 1986, l'historienne Annette Wieviorka a publié son livre *Ils étaient juifs, résistants, communistes*. Une nouvelle édition est parue en 2018. A travers ce livre, nous comprenons pourquoi certains juifs s'étaient engagés dans le parti communiste français, bien avant la Seconde Guerre mondiale. Il faut remonter dans les années 1920. Cette époque est marquée par la révolution bolchévique de 1917 en Russie. Les juifs polonais voient en cette phase soviétique l'espérance que l'homme nouveau vivrait dans une société sans antisémitisme. Certaines familles traditionnelles, et même orthodoxes, adhèrent donc au communisme par cette idée. Ce parti politique ne considère pas les juifs comme une nation. Les juifs sont convaincus que si le communisme et le socialisme arrivent au pouvoir, l'antisémitisme disparaîtra.



Annette Wieviorka cite Yanina Sochaczewska. Cette femme est née vers 1920 à Lodge, dans une famille très pieuse. “Je me suis convertie, je suis rentrée dans une autre maison de dieu” dit-elle en parlant du communisme. Comme d'autres communistes polonais, Yanina part en France car son pays natal n'autorise pas les manifestations pour le 1er mai et d'autres événements. Pour arriver à Paris, les Polonais passent par Berlin, la plaque tournante de l'immigration de l'Est de l'entre-deux-guerres, et la Belgique. Une fois dans la capitale, les immigrés ont du mal à s'intégrer dans le Parti Communiste Français (PCF) car ils ne parlent que leur langue natale. Des sous sections sont créées : celle polonaise, celle hongroise, celle arménienne... Les juifs sont dans la sous section yiddish. Ces groupes permettent d'éviter de nouveaux partis communistes indépendants. Les familles religieuses immigrées continuent de vivre dans leurs traditions, et élèvent leurs enfants pieusement. Cette nouvelle génération est bercée dans le communisme. C'est donc évident pour eux de lutter pour les mêmes combats que leurs parents. Le 23 août 1939, l'Union Soviétique et l'Allemagne nazie font un pacte de non agression. C'est également par ce pacte que la loi de spoliation des biens juifs est annoncée.

En 1940, une double législation antisémite commence à se mettre en place en France. La première traite de l'occupant allemand, valable uniquement dans la zone occupée. L'autre permet à l'Etat français d'établir les lois sur tout le territoire. Jusqu'en 1942, il y a une multitude d'arrêtés allemands qui font des juifs des citoyens de seconde zone. Pour illustrer ce “temps des décrets” (expression d'Edgar Faure pour définir cette période), Annette Wieviorka donne l'exemple de l'ordonnance allemande exigeant le recensement des juifs français. Dans le département de la Seine, là où se trouve la majorité des juifs, les forces de police française exécutent ce décret. Quatre fichiers sont alors établis : un général pour le département de la Seine, un second pour trier les nationalités, un autre pour les adresses et le dernier regroupe les professions. Ces dossiers vont servir pour les arrestations, qui commencent dès 1941.

Mais alors qu'en est-il du parti communiste et de la section juive ? En mai 1941, l'internationale communiste, dont fait partie le PCF, veut mettre en place un Front National (c'est-à-dire un retour à la stratégie frontiste, qui consiste à rassembler plusieurs forces en plus des communistes). Après l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie, le pacte de non agression entre l'URSS et l'Allemagne nazie est levé le 22 juin 1941, les communistes et les juifs communistes entrent dans la résistance. Très vite, ils entrent dans la lutte armée. Celle-ci débute avec l'assassinat d'un officier de marine par le colonel Fabien (de son nom, Pierre George) au métro Barbès le 21 août 1941. Petit à petit des FTP (Francs-tireurs et Partisans) avec une sous section liant la FTP et la MOI (Main d'œuvre immigrée). A Paris, les jeunes de la FTP-MOI manifestent par groupes de 3. Les adultes font la même chose en se livrant à des activités propagandes, comprenant des distributions de tracts pour inciter à ne pas collaborer et à résister.

Annette Wieviorka précise que parmi ces actes, il y a une lutte de “juifs contre juifs”. Par exemple, des ateliers de fourreurs juifs, qui travaillent pour les Allemands, sont attaqués et incendiés. N'oublions par la lutte armée. Elle organise des attentats contre des installations allemandes et contre des Allemands. Avec son travail d'archives, l'historienne relève que ces résistants ont tué le responsable français du STO (Service du travail obligatoire, qui réquisitionne et transfère vers l'Allemagne des centaines de milliers de travailleurs français contre leur gré, afin de participer à l'effort de guerre allemand). C'est à partir de là que la police commence à surveiller les communistes résistants, juifs et non juifs. Pendant de longs mois des filatures sont menées. Ce qui facilite ces surveillances, c'est que les jeunes de 15, 16 ans se connaissent tous. Ils viennent des mêmes quartiers et des mêmes écoles. Ils s'entraident et se cachent dans les mêmes endroits. Les jeunes résistants juifs sont arrêtés par la police. Ils sont emmenés à Drancy et sont déportés, à quelques exceptions près. Les trentenaires et plus sont arrêtés quelque temps après. Ils sont tous conduits à Auschwitz en tant que juifs, et non pas en tant que résistants. Les FTP-MOI sont arrêtés plus tard.



Après la guerre, la sous-section yiddish du PCF est dissoute. Il reste juste une organisation : l'UJRE (Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide), qui existe encore aujourd'hui. Une partie de ces immigrants décide de construire le socialisme en Roumanie, en Pologne et en Hongrie. Ces étrangers n'ont pas l'impression de pouvoir avoir une carrière dans le PCF. Par exemple, en Pologne, parler le yiddish n'est pas un handicap pour intégrer le parti communiste. Finalement, ceux qui sont retournés en Pologne reviennent tous en France, à cause du pogrom sec (la grande vague antisémite polonaise) en 1968. Les juifs sont expulsés du pays.

Une grande partie des juifs communistes quittent ce parti politique lors de la guerre des 6 jours en Israël, en juin 1967. Dans ce conflit, l'Union Soviétique prend position pour les pays arabes. Les relations diplomatiques entre la Russie et Israël sont coupées.

Raphaëlle Zelkowitz, 2023

L'affiche rouge



En mars 1944, les Allemands créent une nouvelle affiche de propagande pour dénoncer les résistants. Sur la célèbre "affiche rouge", des photos d'étrangers sont imprimées. Leurs noms, leur religion, et leur parti politique sont précisés. L'affiche de propagande est distribuée en tract pour discréditer la résistance aux yeux de la population française. Le slogan est écrit en lettres bâtons de couleur rouge : "La LIBÉRATION par l'armée du crime !". Il est facile de comprendre le message : les étrangers, les juifs, et les communistes, se livrent à des activités criminelles contre la France. Au verso du tract, un texte est imprimé : "Voici la Preuve, si des Français pillent, volent, sabotent et tuent ... Ce sont toujours des étrangers qui les commandent. Ce sont toujours des chômeurs et des criminels qui exécutent. Ce sont toujours les Juifs qui les inspirent. C'EST L'ARMÉE DU CRIME CONTRE LA FRANCE."

Les personnes sur l'affiche rouge sont des membres du FTP-MOI, les Francs-Tireurs et Partisans-Main d'Oeuvre Immigrée. Le PCF s'agrandit. Il va sans dire que cette affiche promeut la haine des juifs. Mais aujourd'hui elle est un témoin de l'histoire. Grâce à cette affiche nous n'oublions pas Missak Manouchian, l'un des dirigeants de la FTP-MOI. Le 28 septembre 1943 il participe à l'organisation de l'assassinat de Lucius Ritter, l'homme chargé de superviser le STO (Service de Travail Obligatoire) pour le Reich. Il est arrêté le 16 novembre 1943. Aujourd'hui encore, on ne sait pas s'il a été dénoncé ou repéré par les filatures policières. Les Allemands organisent un grand procès pour juger 23 membres de la FTP-MOI, dont Manouchian. L'audience prend place en février

1944 à Paris dans une salle de l'Hôtel Continental. Rien n'est retransmis en direct. Aucun témoignage n'est relié à ce jugement, hormis les articles publiés par une trentaine de journalistes de la presse collaborationniste qui assistent au procès. Le verdict tombe milieu février : les accusés sont condamnés à la peine de mort. La plupart d'entre eux sont exécutés le 21 février à 15 heures au Mont-Valérien dans les Hauts de Seine. L'affiche rouge paraît quelques semaines plus tard. Cette propagande est considérée comme l'un des symboles de la résistance après la guerre. Vers 1956, Louis Aragon écrit son poème *L'affiche rouge*, que Léo Ferré reprend en chanson trois ans plus tard. Dans ce texte, le poète donne la parole à Missak Manouchian. Il parle à sa femme - Mélinée qui est décédée en 1989 - et aux Français.



Missak Manouchian et sa femme Mélinée Manouchian, photos récupérées via Le Monde

“Vous n’avez réclamé ni gloire ni les larmes
Ni l’orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servis simplement de vos armes
La mort n’éblouit pas les yeux des Partisans.

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L’affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu’à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants.

Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l’heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE.

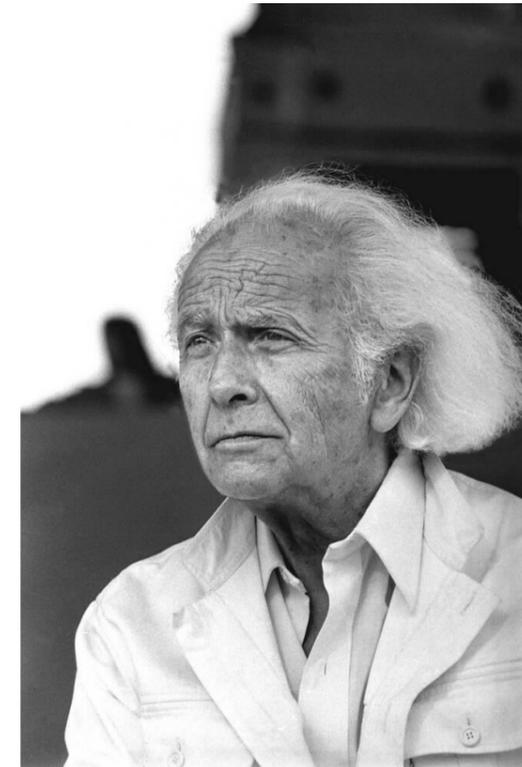
Et les mornes matins en étaient différents
Tout avait la couleur uniforme du givre
A la fin février pour vos derniers moments
Et c’est alors que l’un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand.

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan.

Un grand soleil d’hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le coeur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d’avoir un enfant.

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient le coeur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s’abattant.”

Louis Aragon, L’affiche rouge, recueil Le Roman inachevé, 1956



Louis Aragon 1897-1982

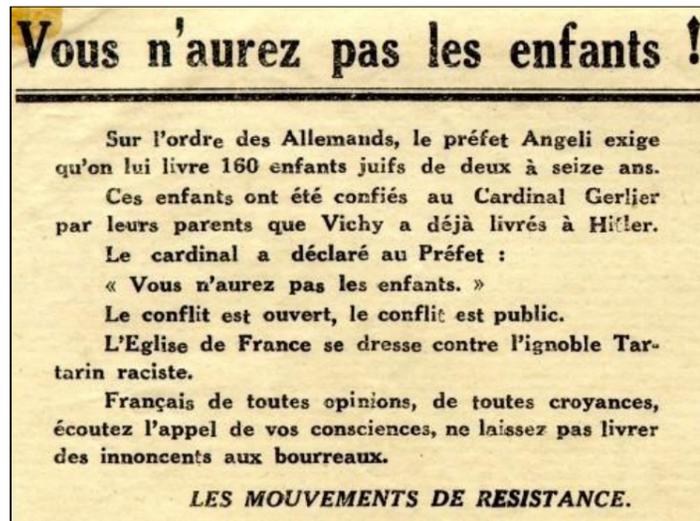
Lors d'une interview à *La Grande Librairie*, en 2018, Robert Badinter explique : *“C'est un exemple extrême de l'importance de la création artistique au service de la mémoire. S'il n'y avait pas eu le poème d'Aragon, et la musique de Ferré, je ne suis pas sûr que leur nom et leur souvenir soient aussi présents. Combien d'autres ont été fusillés anonymement, sans que personne ne se souvienne de leur nom. Eux, c'est l'art qui les a rendus, je n'ose pas dire immortels, mais en tout cas présent à travers les générations.”*

En janvier 2023, Annette Wiewiorka a annoncé devant l'IRTS de Lorraine (Institut Régional du Travail Social) : *“Je pense que ce qui les a fait devenir communistes ou résistants, c'était le fait d'être juif. C'est cette identité qu'on veut assumer ou dont on veut se débarrasser. C'est la source de la résistance, même si certains étaient communistes avant la guerre et se sont donc retrouvés logiquement dans ce mouvement. Mais communiste ça peut être quelque chose qui va faire entrer dans la résistance. Mais on peut aussi devenir communiste parce qu'on s'est retrouvé dans la résistance communiste.”*

Pour les 83 ans de l'appel du 18 juin, Emmanuel Macron a annoncé vouloir faire entrer Missak et Mélinée Manouchian au Panthéon. La cérémonie est prévue pour les 80 ans de l'exécution de Missak, le 21 février 2024.

Raphaëlle Zelkowicz, 2023

Vous n'aurez pas les enfants, Valérie Portheret (2020)



En 1942, la France est divisée en deux grandes zones : au nord, la zone « occupée », c'est-à-dire administrativement gérée par les nazis. Au sud, la zone dite « libre », administrée par le régime de Vichy (deux autres zones sont rattachées plus directement à l'Allemagne : le Nord et l'Alsace-Moselle). Ainsi, la zone « libre » est soumise aux directives françaises de la collaboration.

C'est pourquoi le 02 juillet 1942, Vichy accepte de livrer 22.000 Juifs étrangers de la zone nord et 10.000 de la zone sud. C'est à cette période qu'a lieu la rafle du Vel d'Hiv'. Pour assurer le bon déroulement de l'opération, les forces de police et de gendarmerie seront mises à contribution.

Pierre Laval, le chef du gouvernement français, propose même pour montrer son zèle aux nazis, de livrer également des enfants. René Bousquet, le chef de la police française et Alexandre Angeli, préfet régional de Lyon (mentionné dans le tract ci-dessus) vont ordonner et organiser cette rafle.

Ce récit raconte comment sur les 1016 personnes envoyées à Vénissieux (au sud-est de Lyon) pour être « triées » avant Drancy puis Auschwitz, des hommes et des femmes se sont mobilisés pour extirper les enfants de cet endroit, par tous les moyens possibles et les cacher jusqu'à la fin de la guerre.

Ce récit raconte comment ils ont lutté, chacun avec leurs armes, pour faire « déclassifier » les enfants, considérés comme des étrangers alors qu'ils sont nés en France, pour que les parents acceptent de signer des actes signifiant l'abandon de leurs enfants aux œuvres de secours afin que ses dernières puissent en avoir officiellement la garde, pour que chaque instant qui sépare l'arrivée à Vénissieux et le départ pour Drancy soit mis à profit pour en sauver un de plus. Trois jours, 108 enfants.

Si ce n'était le sujet de ce récit, grave, terrible, on pourrait croire à un film de suspens : le chronomètre est enclenché dès les premières arrestations et nous, lecteurs, qui prenons connaissance de cette vérité historique, sommes suspendus aux aiguilles qui tournent. Jusqu'aux derniers moments, jusqu'à la traque de ces enfants après leur sauvetage, jusqu'à ce que le récit s'achève.

Cet incroyable sauvetage, c'est une chaîne de solidarité menée par l'Amitié Chrétienne, des membres de l'OSE (Œuvre de Secours eux Enfants), des civils, des résistants juifs, protestants... : l'abbé Glasberg, Gilles Lesage, le cardinal Gerlier, Lili Tager, le père Chaillet, Jean-Marie Soutou, Georges Garel, Charles Ledermann, Elisabeth Hirsch, Jean Adam, Madeleine Garot...et toutes les familles qui ont recueilli les enfants.

Boris Cyrulnik termine ainsi sa préface : « La banalité du bien en quelque sorte. ».

MC Cristofoli

Julia Pirotte

Exposition – « Julia Pirotte, photographe et résistante » -Mémorial de la Shoah de Paris jusqu'au 31 décembre 2023



« On me demande comment je fais avec cet appareil pour capter des images qui sont exposées dans le monde entier (...). Quand je ressens un battement de coeur, je sais que ce sera une bonne photo. » – Julia Pirotte

Julia Pirotte née Golda Perla Diament en Pologne en 1907, grandit dans une famille juive pauvre. Arrêtée à 17 ans pour son engagement dans les jeunesses communistes polonaises, elle passe quatre ans en prison. En 1934, aidée par l'organisation du Secours rouge international, elle fuit son pays pour rejoindre sa sœur Mindla, réfugiée en France.

Tombée malade, elle s'arrête en Belgique où elle travaille comme ouvrière et épouse le syndicaliste Jean Pirotte. A Bruxelles, elle suit les cours du soir à l'école de journalisme ainsi qu'une formation en photographie. En 1938 et 1939, elle réalise ses premières missions comme photo-journaliste : une enquête sur les mineurs polonais à Charleroi pour une revue syndicale ainsi qu'un reportage aux Pays Baltes pour l'agence de presse Foto WARO.

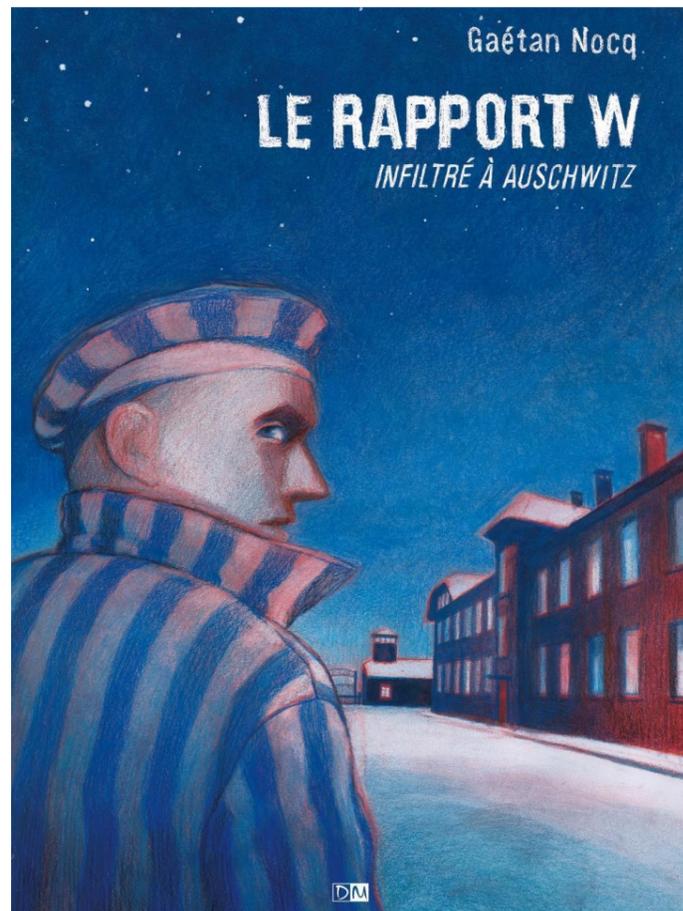
En mai 1940, à la suite de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne nazie, elle prend le chemin de l'exode et s'installe à Marseille. Elle commence à travailler dans une usine d'aviation et comme photographe sur une plage privée. A partir de 1942, elle est engagée comme photojournaliste pour la presse locale : le Dimanche illustré, la Marseillaise, le Midi Rouge, entre autres.

Ses reportages témoignent des conditions de vie précaires des habitants du Vieux-Port, de la situation des femmes et des enfants juifs internés au camp de Bompard et des opérations des maquis. Elle rejoint très tôt la Résistance tout comme sa sœur Mindla. Agent de liaison pour les FTP-MOI, elle transporte des tracts, des armes et fabrique des faux-papiers. Le 21 août 1944, elle prend part à l'insurrection de Marseille et documente par ses photographies les différents moments de la journée.

Après la guerre, elle poursuit son travail de photographe pour la presse en Pologne, en France puis en Israël. A partir des années 1980, son travail de photographe commence à être reconnu et ses photographies sont exposées dans de nombreuses villes : New York, Arles, Stockholm, Charleroi, Paris, Varsovie, Bratislava entre autres. Le 15 février 1996, la France lui décerne le titre de chevalier des Arts et des Lettres. Elle meurt le 25 juillet 2000 à Varsovie.

Article reprenant des éléments de présentation de l'exposition sur le [site du Mémorial](#)

Le rapport W : infiltré à Auschwitz, Gaétan Nocq (2019)



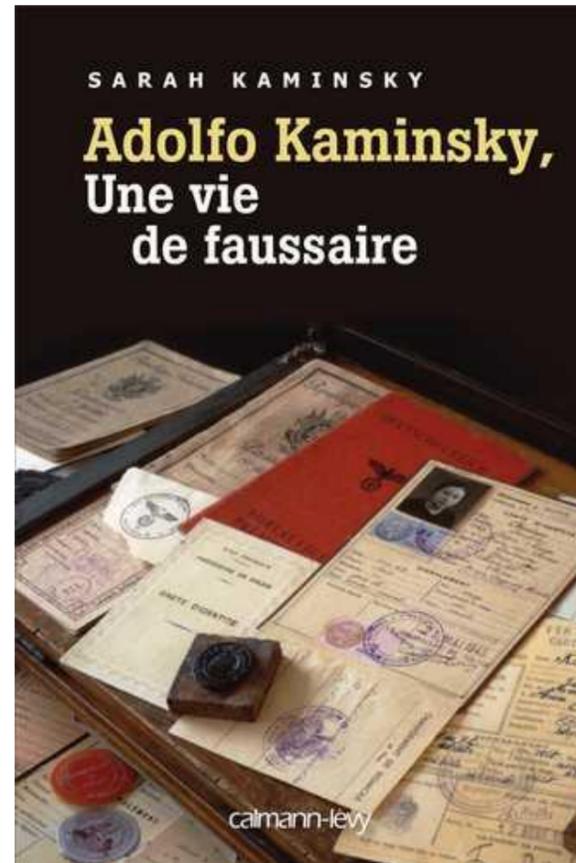
Dessinateur, peintre, carnettiste et auteur de romans graphiques, Gaétan Nocq adapte en bande dessinée le *Rapport Pilecki*. Witold Pilecki, capitaine de cavalerie, membre de l'armée secrète polonaise, volontairement interné au camp d'Auschwitz en septembre 1940 sous la fausse identité de Tomasz Serafinski raconte sa mission : organiser dans le camp un réseau de résistance pour créer un soulèvement. Menacé d'être démasqué par les SS, il s'évade du camp en avril 1943. Pendant ces 947 jours d'enfer, Witold rédigea plusieurs rapports pour l'armée secrète polonaise en attendant, en vain, l'ordre du soulèvement. Il fait partie des premières personnes à avoir informé les alliés des conditions de détention et des atrocités commises à Auschwitz.

Mon avis : *Le Rapport W* est une bande dessinée parue en 2019. Gaétan Nocq illustre à travers ces planches le destin de Witold Pilecki qui risqua sa vie pour dénoncer les atrocités commises à Auschwitz.

Il est toujours difficile de concilier l'art de la bande-dessinée, encore limitée à sa réputation de divertissement, et le sujet de la déportation. Pourtant, dans cette œuvre, le dessin, les couleurs viennent rendre hommage à l'action, aux lieux, aux personnes qui ont contribué à l'élaboration et à la diffusion de ce rapport. Nocq entretient cet équilibre précaire entre émotion et restitution fidèle : vous avez entre les mains aussi bien un ouvrage historique qu'une œuvre d'art.

MC Cristofoli

Une vie de faussaire, Sarah Kaminsky (2009)



Sarah Kaminsky est la fille d'Adolfo Kaminsky, décédé le 9 janvier 2023 à l'âge de 97 ans. Ce livre qui raconte la vie de ce photographe a failli ne pas voir le jour, car pendant longtemps ce résistant de l'ombre a caché à sa famille qu'il était un faussaire. Un faussaire bien particulier car il a fourni des faux papiers à des milliers de personnes non seulement aux familles juives pendant la Seconde Guerre mondiale mais aussi aux Espagnols sous Franco, aux indépendantistes algériens, aux dissidents antifascistes sud-africains....

Tout commence grâce à cet emploi de teinturier qui lui permet de comprendre comment faire disparaître des taches d'encre. C'est à 17 ans qu'il entre dans la Résistance et devient un authentique faussaire. Ce livre raconte donc la vie de cet homme engagé pour la liberté et la paix. On le rencontre dans ces différents laboratoires au cœur de Paris déjouant de façon incessante la traque de celui qu'on nomme « le faussaire de Paris » mais qui ne se fera jamais prendre.

Un parcours de vie silencieux, humble et au cœur des luttes qui rend ce personnage attachant et respectueux et qui retient ce que ses parents lui ont appris : ... « qu'un être humain égale un autre être humain. Qu'il soit blanc, noir, quelle soit sa religion, sa croyance. C'est un être humain, et tous sont égaux. C'était cela ma bataille... » in revue-ballast.fr

Un livre à lire absolument sur un esprit libre et authentique à la voix si douce.

Catherine Thuillier

Pour aller plus loin : [podcast de France Inter \(1\)](#), [podcast de France Inter \(2\)](#), [podcast de France Culture](#)

Les lieux de résistance

Le plateau des Glières

Le maquis du Vercors

Le mont Mouchet

Le maquis de l'Ain et du Haut-Jura

Le maquis du Ventoux

Le mont Valérien

La Résistance dans le Nord -Pas de Calais

La Résistance en Bretagne

La Résistance en Vendée

La Résistance en Alsace Lorraine

La Résistance dans les Hautes -Pyrénées

Emissions radiophoniques sur les grands résistants

Jean Moulin

Joseph Kessel

Adolfo Kaminsky